compter; un frère surtout, auquel elle avait réussi à donner l'apparence héroïque d'un grand homme de guerre, sans parvenir à dompter son naturel, qui fut, à proprement parler, celui d'un héros de café borgne, et qu'elle avait contribué à hisser sur une hauteur d'où il devenait menaçant pour elle-même. Beaucoup de raisons ont contribué à maintenir pendant onze ans la faveur sans partage de l'amant si souvent infidèle et non moins souvent difficile à vivre que fut le beau Grégoire, comme aussi à lui assurer, même après sa disgrâce, une situation encore très enviable. Une de ces raisons était Alexis Orlof.

V

Ce fut Alexis, on s'en souvient, qui le 12 juillet 1762 pénétra au petit jour dans la chambre à coucher de Catherine, à Peterhof, et éveilla la jeune femme pour lui annoncer que le moment était venu pour elle d'aller à Saint-Pétersbourg et de s'y faire proclamer autocratrice de toutes les Russies. Il avait, paraît-il, lui aussi, ses entrées de jour et de nuit dans cette chambre. Un historien (1) a bien allégué qu'à cette époque les résidences d'été de la cour n'étaient pas gardées. On y négligeait même de fermer les portes. La mésaventure encourue peu de temps auparavant par le beau Poniatowski aux abords d'Oranienbaum semble prouver le contraire. D'autre part, Catherine n'était nullement prévenue de cette visite matinale. En passant par la chambre de toilette de la souveraine, Alexis put y voir, étalée sur une chaise, la robe qu'elle devait revêtir ce jour même pour présider au dîner de gala offert à l'Empereur.

Alexis n'avait pas la jolie figure de son frère; un coup de

(1) M. Bilbassof, *Histoire de Catherine II*, vol. II, p. 33, 1re partie (édition allemande).

sabre reçu dans un cabaret le marquait à vingt ans d'une énorme balafre allant du coin de la bouche jusqu'à l'oreille. C'était quand même un bel homme, au dire des contemporains, et capable d'assommer un bœuf avec son coup de poing. Catherine dut un jour à sa vigueur musculaire d'échapper à un accident qui aurait pu être mortel : à Tsarskoïe, sur des montagnes russes qu'elle y avait installées, le véhicule très lourd qui l'entraînait dans une descente vertigineuse vint à dérailler. Alexis, qui se tenait derrière elle sur la même voiture, mit un pied sur la voie, saisit une balustrade, et le péril fut conjuré. Aussi violent qu'il était fort, il faisait payer cher à Patiomkine, bâti pourtant en colosse lui-même, un moment d'irrévérencieux oubli : l'algarade coûta, dit-on, un œil au futur favori. Livré à la débauche comme son frère, disposé autant et plus que lui à toutes les audaces, il s'en distinguait bientôt par une ardeur de tempérament, non plus momentanée et paroxysmique comme chez l'autre, mais toujours soutenue, un furieux et continuel besoin de mouvement et une dévorante ambition. C'était un agité. En 1768, se morfondant dans un repos forcé, il en arrivait à contracter une maladie de langueur qui défia longtemps la science des plus renommés médecins de Saint-Pétersbourg. Un simple chirurgien de régiment, possesseur de recettes empruntées à un praticien chinois, fut seul à deviner le secret de cet organisme sauvage et réussit à guérir le malade. Peu après la guerre turque ouvrait enfin à sa fièvre le champ d'action si impatiemment attendu. En 1769, il partait pour Livourne avec le titre de commandant en chef des troupes de terre et de mer destinées à opérer contre les Turcs dans l'Archipel. Il n'avait jamais conduit un régiment au feu, ni fait manœuvrer une chaloupe, mais il avait noué des relations avec le transfuge Papozoli et esquissé le projet d'un soulèvement général des populations grecques asservies au joug musulman, et ces titres parurent suffisants à Catherine.

Prenant ses quartiers d'hiver à Pise d'abord, puis à Livourne, et y menant joyeuse vie, Alexis s'occupa en effet de soulever la Morée, noua des intelligences avec les Maïnotes, et, au prin-

temps suivant, parut sous Navarin en libérateur. Malheureusement, obligé bientôt à lever le siège de Modon et à songer à son propre salut, il dut abandonner ceux qu'il devait affranchir aux terribles représailles de l'oppresseur. L'incendie de Tchesmé faisait, il est vrai, peu après disparaître cet échec dans un flamboiement de gloire. La part prise par le commandant en chef de la flotte victorieuse à ce brillant fait d'armes a été l'objet de nombreuses controverses. Son inexpérience absolue du métier semble, du côté de ceux qui la réduisent à un simple rôle de figuration, un argument assez sérieux. Au témoignage de ses lieutenants anglais, les Elphinstone et les Dugdale, voire de quelques officiers russes, il aurait failli même, en cette occasion, à faire preuve de son courage incontestable et de sa décision d'esprit habituelle. Le grand inconnu de la mer, plus troublant encore pour un novice, a pu en effet mettre en défaut son énergie naturelle. Il n'en fut pas moins proclamé le héros de la journée, et, quand il revint l'année suivante à Saint-Pétersbourg, Catherine n'eut pas assez d'arcs de triomphe, de défilés pompeux et d'honneurs de toute sorte pour lui exprimer son enthousiasme et sa gratitude. Le prédicat de *Tchesmenski* fut ajouté à son nom, le célèbre peintre de marine, Philippe Hackert, immortalisa sa gloire dans une série de tableaux, et — par un billet de sa main Catherine lui donna une quittance générale de toutes les sommes dépensées au cours de la campagne, *pour quelque emploi que ce fût.*

Sabatier écrivait à cette époque :

« Le comte Alexis Orlof est le personnage le plus impor-
« tant de la Russie... Sa présence a entièrement éclipsé tous
« les autres. Les Tchernichof osent à peine lever la tête...
« Catherine le vénère, l'aime et le craint... Il peut être regardé
« comme le maître de la Russie. »

Il ne sut pas soutenir l'échafaudage si rapidement élevé d'une si haute fortune. Revenu en Italie, il étonne bien encore Livourne et Pise par son luxe asiatique et ses fantaisies de satrape ; il garde assez de prestige pour séduire la belle Corilla Olympica, de son vrai nom Madeleine Morelli, la

poétesse couronnée en 1771 au Capitole avec les lauriers de Pétrarque et du Tasse ; mais le seul exploit nouveau avec lequel il parvient à faire retentir les échos de la renommée est la capture de cette infortunée princesse Tarakanof, dont nous aurons à dire la lamentable destinée : une fameuse prouesse de brigand et une belle infamie. Et Catherine n'a pas le loisir cette fois de se montrer reconnaissante : elle est précisément occupée en ce moment à se débarrasser du frère d'Alexis. Elle défend au héros de Tchesmé de quitter sa flotte et fait exercer dans les ports une surveillance active pour empêcher son retour. Il viole la consigne et paraît en 1773 à Saint-Pétersbourg. Un ordre l'exile à Reval. Ce n'est qu'un orage qui passe. Bientôt la rentrée en grâce de Grégoire fait retrouver à Alexis sa situation prépondérante. Catherine se reprend à idéaliser en lui le héros national, le créateur d'une gloire nouvelle : la gloire de la marine russe. Le théâtre célèbre ses exploits ; des médailles d'or le représentent sous la figure de Mars ; une colonne de marbre rappelant ses victoires s'élève à Tsarskoïe, et en 1774, au moment où les ministres étrangers en résidence à Saint-Pétersbourg multiplient inutilement démarches et tentatives de corruption pour obtenir la connaissance du traité de paix négocié avec la Turquie, Panine en refusant communication même aux cours alliées, à raison de certaines difficultés non aplanies encore, le vainqueur de Tchesmé s'empare du texte et le fait imprimer tranquillement à Livourne, de sa propre autorité.

Dans le public pourtant, son prestige paraît déjà amoindri. Durand prétend à cette époque traduire le sentiment général, en écrivant :

« Le comte Alexis Orlof n'a que de la force et point de
« cœur. Il a été mis en avant dans les circonstances, mais il
« est incapable par lui-même et par ses lumières de concevoir
« un grand projet et encore moins de l'exécuter vigoureuse-
« ment. Jamais dans ses campagnes il ne s'est tenu à portée
« du canon, et jamais homme n'a été tué sur son bord... Il est
« moins attaché à l'Impératrice et lui est moins utile qu'elle

« ne se l'était imaginé ci-devant. Il en a parlé depuis quel-
« que temps avec une liberté outrée. »

Trois ans plus tôt, un des prédécessseurs de Durand voyait encore dans le héros ainsi apprécié « un homme puissant, méthodique hardi » ; il vantait « son courage, sa loyauté et sa franchise ». Ce n'était pas, il est vrai, même alors, l'opinion de Joseph II, qui vit le personnage à son passage à Vienne et qui ne manquait pas de coup d'œil pour juger les hommes, bien qu'il en manquât souvent pour juger les événements. « Je « l'ai trouvé », mandait-il à son frère Léopold, « tel que vous « me l'avez dépeint, rond, franc, mais borné. » En même temps il plaisantait l'attitude de Galitzine, l'ambassadeur de Russie, se montrant avec ce grand traîneur de sabre « d'un « embarras à mourir..., honteux, mais en même temps obligé « de jouer le page....., debout continuellement dans la loge « dans laquelle Orlof était assis, et peinant de faire l'esclave « russe après avoir fait, pendant vingt ans qu'il est hors de « chez lui, l'homme libre ». Plus expéditive encore à son égard et moins élogieuse se montrait la princesse Dachkof dans ses causeries avec Diderot. « Si on l'en croit », écrivait celui-ci, « celui des frères Orlof qu'on appelle le *Balafré* « est un des plus grands scélérats de la terre. »

Par la suite de sa carrière le *Balafré* justifie surtout l'appréciation de Joseph. En 1774, se heurtant comme son frère à l'apparition bouleversante de Patiomkine, moins que lui encore il se montre de taille à combattre cet adversaire autrement qu'à coups de poing. Le nouveau venu est lui aussi un barbare et un impulsif, mais l'impulsion paraît gouvernée chez lui par cet instinct subtile que l'on découvre chez certains sauvages et qui leur tient lieu de savoir, de talent, voire même parfois de génie. Pour faire face à ce rival, Alexis n'a que des colères de portefaix ou des coups de tête d'enfant gâté. Il abandonne tous ses emplois et se retire à Moscou; puis, comme personne ne songe à l'en rappeler, il revient de lui-même et fatigue Catherine par des scènes de violence qui l'effrayent sans la dompter. Elle n'ose ni ne veut se montrer

sévère envers l'homme qu'elle a elle-même élevé si haut, mais elle est encore moins disposée à lui sacrifier le nouveau compagnon, le nouveau maître pour mieux dire, qu'elle s'est donné. Son désir et son dessein, patiemment poursuivi désormais à travers les années, est de mettre d'accord les deux redoutables rivaux. En 1783, à la mort de Grégoire, elle fait hériter Alexis du droit de porter, en partageant ce privilège avec Patiomkine, le fameux portrait accordé, retiré, puis rendu à l'ancien favori. L'honneur, si grand soit-il, ne désarme pas le *Balafré*. Le soir, en se rencontrant au jeu de la souveraine, devant la foule des courtisans attentifs, les deux hommes échangent bien des compliments et des politesses contraintes, mais le lendemain, dans l'appartement de la souveraine, où Alexis a conservé ses entrées, la querelle se renouvelle, furieuse, et la voix tonnante de l'un ou de l'autre fait tour à tour trembler les vitres du palais et pâlir la souveraine angoissée. La seconde guerre turque, en 1787, trouve encore le héros de Tchesmé à Moscou, boudant l'Impératrice et la cour. Il se hâte d'accourir et d'offrir ses services, qui sont agréés avec empressement : il aura, s'il le veut, le commandement de la flotte. Mais commander la flotte, c'est devenir le subordonné de Patiomkine, qui doit avoir, lui, sur terre et sur mer, la direction suprême des forces appelées à combattre l'Islam. Le *Balafré* ne l'entend pas ainsi ; il prétend faire prévaloir son droit d'ancienneté. Qu'il garde alors ses services dont on n'a que faire ! Qu'il ne s'avise pas surtout de discuter et de censurer les opérations auxquelles il refuse de prendre part. De quoi se mêle-t-il ? « Il nous est tombé comme une avalanche « sur la tête », écrit Catherine à son généralissime, avec un visible mouvement d'humeur. « Qu'il s'en retourne à Moscou. »

Ainsi fait-il, prolongeant cette fois son exil volontaire jusqu'à la fin du règne, s'abandonnant à son tour au découragement et aux consolations d'une existence épicurienne. Il reparaît alors à Saint-Pétersbourg, pour, dit-on, de par la volonté vengeresse de Paul, monter la garde pendant deux jours auprès du cadavre de Pierre III exhumé après trente-quatre ans, et

porter ensuite derrière le cercueil de l'empereur assassiné la couronne qu'il avait contribué à lui ravir. En revenant de cette cérémonie, il trouve un ordre qui le renvoie dans ses terres. Il réussit à obtenir la permission de voyager à l'étranger, et séjourne jusqu'en 1801 en Allemagne, principalement à Vienne. La mort de Paul lui permet de rentrer à Moscou, où il meurt en 1808, laissant d'immenses richesses à une fille unique qui ne se marie point.

Il a eu de Catherine un fils (1), qui porte le nom de Tchesmenski, est élevé au Corps des cadets et reçoit de sa mère quelques marques d'intérêt, sans qu'elle paraisse s'en occuper avec beaucoup de sollicitude. Elle n'a pas, nous le savons, la fibre maternelle très développée. La destinée ultérieure de cet enfant de l'amour nous est inconnue.

La race d'Ivan Ariol et le nom d'Orlof ne sont légitimement perpétués que jusqu'en 1832, dans la personne du plus jeune des cinq frères, l'académicien Vladimir, dont les disputes scientifiques avec ses collègues étonnés et désarmés fréquemment par l'audace et la tranquille assurance avec lesquelles il lui arrive de mettre en avant et de soutenir les propositions les plus hasardées, font longtemps la joie de la capitale. Le fils unique de celui-ci précède son père dans la tombe, en 1728. Michel Orlof, le signataire et l'historien futur de la capitulation de Paris en 1814, et Alexis, le signataire du traité de Paris en 1856, sont les fils naturels de Théodore, l'un des cinq frères qui conduisirent Catherine au trône. Le chapitre d'histoire qu'ils écrivirent avec elle ce jour-là leur avait donné à eux aussi auprès de ce trône un rang hors pair et hors cadre, dont aucune postérité ne devait recueillir l'héritage.

(1) Voy. *Recueil de la Société Impériale d'histoire russe*, t. XLII, p. 274. — Comp. le *Journal* de Chrapowicki à la date du 30 juin 1787. Le rapport de l'officier de police Longpré (Archives des affaires étrangères, vol. CXI, fol. 374, Russie) établit nettement l'existence de cet enfant.

PATIOMKINE (1).

I. Les origines. — Le 13 juillet 1762. — La dragonne en argent. — L'élève de Catherine. — Un billet de la souveraine. — L'avènement du favori. — II. La prise de possession du pouvoir. — Les charges et les honneurs. — Comte et prince. — Ambition nouvelle. — Au couvent de la Troïtza. — Comédien et comédienne. — Catherine ne veut pas se marier. — Charme rompu. — III. Une nouvelle étoile à l'horizon. — Zavadovski. — La lutte. — Victoire de Patiomkine. — L'ordonnateur des fantaisies impériales et le vice-empereur. — IV. Physionomie du personnage. — Le Cyclope. — Sybaritisme et désordre. — Violence et bonté. — Pas aimé! — Ambition. — Fatalisme. — Vanité. — Le quartier général de Bender. — Sardanapale. — V. Dons intellectuels. — L'homme d'État. — L'homme de guerre. — Génie créateur. — Le collaborateur de Catherine. — Échange de services et de tendres effusions. — La morale et l'histoire. — L'amour. — VI. Les amourettes. — Les cinq nièces. — Barinka. — *La belle Fanariote*. — La princesse Dolgorouki. — Le style du grand amoureux. — VII. Le déclin de l'astre. — Zoubof. — Au palais de Tauride. — La soirée d'adieu. — La mort. — Le tombeau de Kherson.

I

De 1774 à 1791, Catherine vivant et régnant, la Russie fut despotiquement gouvernée, ou peu s'en faut, par un homme dont, à tout prendre, il est difficile aujourd'hui encore de dire s'il fut un homme de génie ou un fou. L'histoire des grands événements de ce monde et des grandes prospérités humaines est malheureusement coutumière de ces équivoques. Qu'il ne convienne d'y voir qu'un heureux hasard et une ironie de plus ajoutée à la cruelle énigme de notre destinée, ou qu'il soit possible, après coup, d'y calculer l'effet régulier d'une combinaison particulièrement féconde de dons naturels ou acquis chez cet homme extraordinaire, il est certain que sa présence aux côtés de Catherine a marqué, ainsi que nous l'avons dit, le point culminant des splendeurs et des triomphes dévolus au glorieux règne. Il a traité la fortune en esclave soumise, et

(1) La transcription habituelle : *Potemkin* n'a aucune raison d'être, le nom se prononçant comme nous l'orthographions.